

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Miroir de Salomé, d'Andrée Maillet
Tour d'ivoire ou Tour de Babel?

Andrée Maillet, *Le Miroir de Salomé*. (Vol. II des Lettres au Surhomme.) Montréal, La Presse, 1977, 234 p.

Gabrielle Poulin

Number 10, April 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1978). Review of [Le Miroir de Salomé, d'Andrée Maillet : tour d'ivoire ou Tour de Babel? / Andrée Maillet, *Le Miroir de Salomé*. (Vol. II des Lettres au Surhomme.) Montréal, La Presse, 1977, 234 p.] *Lettres québécoises*, (10), 5–8.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Miroir de Salomé,

d'Andrée Maillet

Tour d'ivoire ou Tour de Babel ?

Le paysage romanesque québécois de l'An de grâce 1977 est étrange. Maintenant qu'il nous est possible de prendre un peu de recul, il nous apparaît aussi désert et insolite qu'un tableau dans lequel l'on aurait malicieusement réuni les tours, les ombres, les murs percés d'arcades et les locomotives des toiles de Chirico. Ici, un train immobilisé dans la plaine, un cheval en arrêt, un énorme bouquet des champs... « à peine se tenant ensemble dans sa grâce éparpillée¹ » ; là, l'ombre d'une chaise berçante² dans laquelle se survit le fantôme d'un vieillard ; plus loin, une poupée russe, ouverte au défaut de sa cuirasse³ ; tout en haut, entre la dune et la pointe, dominés par des cordes de bois, une goélette et un coffre mystérieux⁴ ; en retrait, des cavernes béantes traversées de paroles blanches en forme d'échos et de rumeurs⁵. Non, il n'y a pas d'artichauts, mais des gants jetés, si ! qu'on peut ramasser et qui contiennent des mots, « rien que des mots⁶ ». On peut voir aussi des chats empaillés⁷, des marionnettes⁸, des tableaux noirs⁹ et même un arbre sacré avec des feuilles rousses comme une chevelure, un petit mouton tout blanc, un corbeau noir¹⁰ et, dispersés çà et là, figées et solitaires, des tours¹¹ : tours de détresse¹², tours de paroles¹³, tours de mémoire¹⁴ :

*Un mur dénonce un autre mur
Et l'ombre me défend de mon ombre
peureuse.*

*Ô tour de mon amour autour de mon
amour*

*Tous les murs filaient blanc autour
de mon silence.*

(Paul Eluard, « Giorgio de Chirico ».)

J'oubliais, là-bas, tout là-bas, l'Arche en forme de château d'où sont lancées, comme bouteilles à la mer, les innombrables lettres d'une énigmatique Salomé. C'est pour la rejoindre, elle, prisonnière en ce donjon, qu'il a fallu tracer cet itinéraire sur la toile romanesque à peine achevée. Au tableau surréaliste, sinon métaphysique, de l'année littéraire 1977, le *Miroir de Salomé* ne

manque pas d'ajouter un autre élément insolite.

Insolite oui, mais non pas inattendu. En 1975, avec la publication d'un roman intitulé *À la mémoire d'un Héros*, Andrée Maillet a entrepris de raconter l'histoire d'une famille canadienne-française. En 1976, elle donnait le premier volume des *Lettres au Surhomme*¹⁵ et, en 1977, le deuxième : le *Miroir de Salomé*¹⁶.



Disons tout de suite que cette correspondance doit se poursuivre encore assez longtemps. Ce n'est pas la première fois chez nous qu'un romancier entreprend de « donner à voir », à travers le prisme d'une famille, les moeurs particulières de telle ou telle classe de notre société, supposément « sans classe ». Germaine Guèvremont, Roger Lemelin, Victor-Lévy Beaulieu, Yvette Naubert, Paul Ville-neuve ont tenté cette aventure. Ce qui donne au projet de madame Andrée Maillet un caractère un peu exceptionnel, c'est qu'elle s'attache à décrire les moeurs d'une classe sociale qui paraîtra à la plupart des Québécois aussi exotique que si elle appartenait à un autre pays ou à une autre civilisation. Tout le monde, ici, connaît des Beauchemin : presque tous nous descendons d'une famille paysanne, et nos grands-pères auraient pu causer avec le père Didace sur le perron de l'église. Les Plouffe, voire les Pierrefendre, ressemblent à nos oncles, à nos cousins, à nos frères. « Je ne sais pas, écrit, Salomé Camaraire, l'héroïne d'Andrée Maillet, si j'en arriverai jamais à présenter à mon pays un miroir où il se puisse regarder, se reconnaître. Il faudra beaucoup d'années, beaucoup de livres. Phrase par phrase, page après page . . . Quelle patience il me faudrait ! Je crois plutôt que je chanterai, oui. C'est ça, ma vraie vocation. » (P. 205.) Pourtant Salomé écrit, écrit, inlassablement, à celui qu'elle appelle « Love ». Elle lui parle d'elle-même surtout, et des siens, c'est-à-dire la famille Camaraire. Il y a les Camaraire-en-ville, qui « perchent sur le Mont-Royal », les Camaraire-en-l'Île qui habitent le domaine de l'Arche dans l'Île Perrot, et enfin les Camaraire-des-champs qui vivent à Sainte-Thérèse de Blainville. Mais tous ces Camaraire forment une seule même grande famille « bourgeoise » dont les préoccupations peuvent se résumer dans ce passage d'une lettre de Salomé :

... on ne parle guère que de cela, que d'argent, dans nos parages. Musique, peinture et fric. Théâtre, poésie, chevaux : fric. Golf, bridge, échecs et fric. Bateaux, croisières, épousailles ; et fric, naturellement. Décès et fric. Héritages, contrats, codicilles et fric. Détournement (d'af-

fection, de mineure, de fonds) : procès et fric. Accident égale fric. Dol et captation : fric. Le pognon. La mazouma, comme disait oncle Charlie Huguenin (et comme il aurait dit, je ne sais pas . . . la Macaréna, la Vierge Noire, par exemple). Le matelas, le sac, le pèze, les bidoux. Passer la monnaie, semer les gros sous ; les kopeks, les écus, les pésétas. Les espèces trébuchantes, les billets promissoires, les actions à la baisse, les obligations de tout repos, la ristourne, le dix pour cent, la commission, les rentrées, le vieux gagné, les deniers publics (appartiennent surtout aux Vaillancourt de Québec). Et puis, la galette, les fricaillons, du quibus (mot de mon paternel) ; le magot, un bon petit



pécule, des avantages pécuniaires, quelques ressources (pas celles dont me parle le père Laurin). Et les valeurs. Ah . . . je n'ai pas, me dit-on, le sens des valeurs. Pas de celles-là, j'en suis tout à fait convaincue. (83-84.)

Salomé, on le voit, jette sur le clan familial et ses activités un regard lucide et amer. Cependant, le lecteur parvient difficilement à imaginer cette contestataire s'échappant de la société qu'elle croit mépriser. À mesure que paraissent les volumes consacrés à la famille Camaraire, tout en se montrant plus agressive, Salomé se révèle en même temps toujours aussi dépendante, jusque dans ses frustrations, de cette famille et de cette classe qui lui ont donné sa

culture artistique, sa langue, son goût du luxe et de la beauté aristocratique. Elle ne cache rien à « Love », l'amant qui l'a tellement déçue lorsqu'elle était étudiante à New York et avec qui elle a rompu en refusant de lui faire l'enfant qu'il réclamait pour des raisons plutôt obscures (le personnage de « Love », d'ailleurs, nous apparaît, depuis le début de cette correspondance, incohérent et invraisemblable). Elle lui raconte, ainsi qu'on le fait à son psychiatre, ses souvenirs d'enfance, ses rêves ; elle lui décrit ses maladies de femme, ses états de langueur ; elle fait étalage de ses possessions d'enfant de riche (« Mes poupées, j'en avais soixante-dix-huit la dernière fois que je les ai comptées . . . ») (22), de ses caprices de jeune fille qui se croit persécutée parce que le père lui demande de temps en temps des comptes :

Ma soeur et moi portons ce dont nous avons besoin aux comptes courants des grands magasins. Mais les factures sont épluchées chaque mois.

— *Sept chandails de cachemire chez Jaeger, Salomé ?*

— *Mais on les soldait, Pah ! Dix dollars pour un cachemire, c'est donné.*

— *Nous vérifierons. Vous me semblez bien extravagante, ma fille. Dix paires de bas chez Morgan, mademoiselle Camaraire ?*

— *Mais, Pah, on les fabrique pour qu'ils se déchirent !*

— *Vous irez jambes nues désormais. J'ai dit. (63).*

Non, vraiment, les préoccupations de Salomé, ses chagrins paraissent bien trop futiles pour que les jeunes Québécois d'aujourd'hui et même les jeunes Canadiens français des années quarante (le roman se situe en 1945) se reconnaissent et reconnaissent leur société dans le miroir qu'elle leur tend. La crise d'indépendance de Salomé est d'autant plus suspecte que la jeune fille s'appuie constamment sur ses droits de sexe, de culture et de classe pour revendiquer son affranchissement :

— *C'est pas pour me plaindre. Octavie et moi avons toujours cin-*

quante thunes par semaine. Mais c'est tellement moins que ce qu'on donne à nos frères ! On ne leur demande jamais de justification... (63.)

Pauvre Salomé ! Dans des pages comme celle-ci, et il y en a plusieurs, du moins quant à l'esprit, on a l'impression que si les parents avaient eu la conscience plus féministe et avaient traité leurs filles comme leurs garçons, elle n'aurait jamais eu de problème. Salomé ne serait pas allée étudier à New York, avec l'argent de son papa, pour s'évader de cette famille injuste ; elle n'aurait pas rencontré « Love », le méchant loup, qui, il va sans dire, s'est révélé comme le modèle paternel, un monstre d'égoïsme, et elle n'aurait pas écrit ces lettres à son Surhomme. Je simplifie ? C'est pourtant ainsi que je perçois l'entreprise littéraire de Salomé. Le ton de ces lettres en est un de polémique. Et la polémique vise nécessairement à convaincre un adversaire, à défendre une cause, à atteindre un objectif ; elle est réductrice des aspirations humaines ; elle tend à démontrer le caractère absolu d'un bien relatif. La vie ? la mort ? la destinée de l'homme ? Dieu ? Cherchez l'égalité des sexes et tout le reste vous sera donné par surcroît. Face au surhomme, s'affirmer farouchement femelle, féminine, féministe et surfemme ! S'enfermer dans une tour d'ivoire et prétendre atteindre l'autre, inaccessible, par des signaux

lancés à travers l'espace. Le convertir ? Non, la conversion semble désespérée. L'insulter, se venger, lui prouver qu'on peut se passer de lui. Salomé n'est pas guérie, certes, mais elle dit qu'elle guérira. Que seulement elle puisse aller ailleurs encore une fois ! A Paris ! Rompre les liens qui la subordonnent à la hiérarchie patriarcale ! Est-ce encore à « Love » que Salomé s'adresse, quand elle s'écrie à la fin de sa dernière lettre (mais il en viendra d'autres) : « Je sais que tu rejetteras une Salomé nouvelle, calculatrice, matoise et vindicative. Je m'en fiche. Je ne penses plus qu'à moi. » (233).

Le lecteur, lui, a-t-il envie de suivre cette Salomé « nouvelle », de continuer à lire par-dessus son épaule ses lettres à « Love » ? Après ce deuxième volume des *Lettres au Surhomme*, pour ma part, je me sens de plus en plus étrangère au monologue de Salomé. L'univers, la société qu'elle essaie de faire revivre est de plus en plus hermétique, au sens le plus usuel du mot. Certes madame Maillet, grâce à ses qualités d'écrivain : observation, dons de l'expression, élégance du style, réussit à en donner l'image dans son roman. Mais la tour de miroirs est remplie par la voix de Salomé et c'est cette voix omniprésente et monocorde qui vient se frapper comme un oiseau aveugle sur ces pages glacées et remplit le livre de ses propres échos sonores et vides, sans cesse répétés. À aucun moment, je n'ai réussi à entrer dans la tour. Si j'écoute la voix de Salomé, elle me paraît étrangère, lointaine et irréelle. Très vite, l'on se désintéresse des propos qui s'adressent à « Love ». Salomé semble étrangement figée dans sa haine et dans ses complexes. L'écriture ne la transforme pas : elle lui permet seulement de dire ce qui a été et ce qui est. Salomé écrit comme elle prendrait des photographies, avec un appareil de luxe. L'on peut regretter, peut-être, que, à l'instar des romanciers modernes, madame Maillet ait donné tant de pouvoirs à son héroïne-narratrice et lui ait fait tellement confiance. À moins que ce soit l'interlocuteur absent de Salomé qui fausse tous les jeux...

Combien Ursule, l'héroïne de *À la Mémoire d'un Héros* était plus riche et



plus complexe (les pages du *Miroir de Salomé*, où son souvenir est évoqué, s'éclairent d'ailleurs mystérieusement...) dans ses remémorations d'un glorieux disparu ! Comme s'il était plus fécond de chercher, fût-ce à tâtons, les traces d'un héros et d'attendre de l'écriture le miracle d'une réapparition en même temps que la cohérence d'un univers recréé, que de faire servir la parole à exorciser la vie et la mémoire romanesque de l'emprise d'un surhomme.

Toutes les réserves qu'on peut faire en présence des *Lettres au Surhomme*, je crois, sont d'ordre formel. Qu'importe, en effet, que les Québécois « ordinaires » refusent de se reconnaître dans la société bourgeoise des Camarade ! Qu'importe que Salomé prenne ses frustrations pour des illuminations, que « Love » soit un égoïste ! Il faut de tout pour faire un monde... littéraire. Mais d'où vient que, lorsque Virginia Woolf décrit la société victorienne dans laquelle elle a grandi, les êtres qu'elle a cotoyés, elle réussisse à nous communiquer le sentiment d'étrangeté qui saisissait son héroïne et la rejetait en elle-même très loin, tellement loin du monde des apparences¹⁷ ? Peut-être, après tout, la révolte de Salomé n'est-elle que verbale ou plutôt rhétorique ? Quand elle se laisse aller à quelque véhémence de langage n'éprouve-t-elle pas le soin de traduire pour son lecteur le vocabulaire même de ses écarts ! Son lecteur, c'est « Love »,

Andrée Maillet
DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

A la Mémoire d'un Héros

roman



le press
epo

ce n'est pas nous. Ainsi, l'interlocuteur supposé réussit-il à influencer la forme et la langue même des confidences de Salomé et à l'obliger à ériger autour d'elle ces remparts qui l'emprisonnent en sa solitude. C'est en vain que Salomé s'agite, vitupère, maudit, le lecteur est sourd à cette révolte trop circonscrite, trop individuelle, trop circonstanciée et trop « dirigée ». Ces lettres ne lui sont pas destinées : il éprouve même une certaine gêne à les lire et, plus grave encore, un grand ennui. Les histoires et les scandales des Camaraires ne le touchent pas et le cri de révolte de leur héritière, il ne parvient pas à en saisir la portée universelle à travers ces lettres qui, après tout, servent à la romancière de forme-prétexte — et à son héroïne de robe-prétexte — dont elle ne parvient pas à se défaire.

Des critiques clairvoyants ont salué avec raison la réédition de *Profil de l'original*¹⁸ et des *Remparts de Québec*¹⁹. Les *Lettres au surhomme*, elles, paraissent marquer un piétinement, sinon un recul, dans l'oeuvre de la romancière. Pour ma part, j'ai de la difficulté à croire que ces lettres

aient été écrites dans les années '70. Andrée Maillet a-t-elle puisé dans des notes anciennes la matière de ce roman ? L'on peut s'interroger sur l'opportunité de publier, aujourd'hui, ces écrits du passé et surtout de leur donner une forme désuète, qui, il faut le dire, convient cependant assez bien à leur caractère anachronique. Il fallait en parler pourtant, ne serait-ce que pour saluer l'auteur de *Profil de l'Original*, des *Remparts de Québec* et des *Nouvelles montréalaises*. Si les *Lettres au Surhomme* n'ajoutent pas grand-chose à sa gloire littéraire, elles ne sauraient non plus porter ombrage aux oeuvres antérieures qui ont fait connaître la romancière Andrée Maillet et elles trouvent tout naturellement une place dans la panoplie des oeuvres qui composent la toile romanesque de l'année 1977.

Gabrielle Poulin

1. Gabrielle Roy, *Ces enfants de ma vie*. Montréal, Stanké, 1977, 213 p.
2. Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Montréal, Stanké, 1977, 116 p.
3. Lise Lacasse, *Au défaut de la cuirasse*, Montréal, Quinze, 1977, 179 p.

4. Antonine Maillet, *Les Cordes-de-bois*. Montréal, Leméac, 1977, 352 p.
5. Gérard Bessette, *Les Anthropoïdes*. Montréal, La Presse, 1977, 297 p.
6. Émile Martel, *Les Gants jetés*. Montréal, Quinze, 1977, 172 p.
7. Simone Piuze, *Les Cercles concentriques*. Montréal, CLF, 1977, 263 p.
8. Pierre Séguin, *Caliban*. Montréal, HMH, 1977, 174 p.
9. Normand Rousseau, *À l'ombre des tableaux noirs*. Montréal, CLF, 1977, 254 p.
10. Victor-Lévy Beaulieu, *Sagamo Job J.* Montréal, VLN, 1977, 206 p.
11. Monique Bosco, *Charles-Lévy*, m.d. Montréal, Quinze, 1977.
12. Louis Caron, *L'Emmitoufflé*. Paris, Robert Laffont, 1977, 242 p.
13. Naïm Kattan, *Les Fruits arrachés*. Coll. « L'Arbre ». Montréal, HMH, 1977, 230 p.
14. Madeleine Ferron, *Le Chemin des dames*. Montréal, La Presse, 1977, 166 p.
15. Andrée Maillet, *Lettres au Surhomme*, vol. I. Montréal, La Presse, 1976, 221 p.
16. Andrée Maillet, *Le Miroir de Salomé*. (Vol. II des *Lettres au Surhomme*.) Montréal, La Presse, 1977, 234 p.
17. Virginia Woolf, *La Traversée des apparences*. Paris, Flammarion, 1977, 466 p. (*The Voyage Out*, 1915.)
18. Andrée Maillet, *Profil de l'original*. Préface de Gilles Marcotte. Montréal, l'Hexagone, 1974, 215 p.
19. Andrée Maillet, *Les Remparts de Québec*. Préface de François Ricard. Montréal, l'Hexagone 1977, 238 p.

NORMAND
ROUSSEAU

A L'OMBRE
DES TABLEAUX
NOIRS
roman

PIERRE
TISSEYRE 

YVETTE
NAUBERT

LES
PIERREFENDRE
TOME III
roman

PIERRE
TISSEYRE 